

Discours du Dr Taha Hussein Bey : à la fête des instituteurs de l'enseignement obligatoire en l'honneur du ministre de l'Instruction publique

Al-Masri, 9 mai 1943.

Monseigneur, vous qui occupez un rang si élevé ...

Excellences les Ministres ...

Messieurs ...

Peut-être cette assemblée est-elle la description la plus fidèle de ce ministère qui est le vôtre, si bien établi, de ce régime qui est le vôtre, dont l'Égypte se réjouit depuis plus d'un an déjà — car c'est une assemblée des instituteurs de l'enseignement obligatoire, qui enseignent les classes populaires du peuple, réunie dans les locaux de l'Université, qui prépare pour l'Égypte l'élite des penseurs parmi ses fils. Et le sens de cela est que si cette assemblée dépeint quelque chose, c'est bien votre idéal le plus élevé qu'elle dépeint, c'est cette égalité qu'elle dépeint, dans laquelle les Égyptiens ne diffèrent en rien, quel que soit leur rang, quelle que soit leur condition.

Et je vous demande la permission, ô vous qui occupez un rang si élevé, et je demande la permission de vos collègues les ministres, et je demande la permission de ces messieurs de l'enseignement obligatoire, de dresser quelque portrait de votre ministère ; et peut-être cette occasion est-elle propice à ce que je tire ce portrait sincère qui se forme dans mon esprit, de vous et de vos compagnons, d'un noble hadith du Prophète ; car le Messenger de Dieu, paix sur lui, dit un jour aux musulmans : « Ne vous annoncerai-je pas qui m'est le plus cher et qui me sera le plus proche en rang au Jour de la Résurrection ? Ceux dont le caractère est le meilleur, ceux qui sont d'un abord facile et accueillant, qui sont eux-mêmes sociables et qui rendent les autres sociables. Et ne vous annoncerai-je pas qui m'est le plus odieux et qui me sera le plus éloigné en rang au Jour de la Résurrection ? Les bavards et les pompeusement verbeux. » (Applaudissements). Et vous et vos compagnons, ô vous qui occupez un rang si élevé, êtes parmi les hommes

du meilleur caractère, parmi ceux d'un abord facile et accueillant, parmi ceux qui sont sociables et qui rendent les autres sociables.

Vous et vos compagnons servez le peuple sans lui en faire grief ; vous donnez au peuple vos âmes mêmes, vos efforts, vos esprits, et tout ce que vous possédez, sans vous élever au-dessus du peuple, et sans vous imaginer que vous lui conférez quelque faveur — vous croyez plutôt que le peuple a un droit sur vous, que vous vous acquittez de ce droit, car vous êtes ses serviteurs, ni plus ni moins. (Applaudissements). Et vous êtes d'un abord facile et accueillant — car j'ai entendu, ô vous qui occupez un rang si élevé, il y a peu l'orateur des instituteurs de l'enseignement obligatoire dire que cette assemblée est historique, étant la première assemblée à laquelle le Chef du Gouvernement ait assisté pour une fête des instituteurs de l'enseignement obligatoire ; car vous allez vers le peuple, et vous allez vers le peuple parce que vous croyez que c'est le droit du peuple sur vous que vous alliez vers lui.

Et vous et vos compagnons, ô vous qui occupez un rang si élevé, êtes parmi ceux qui sont sociables et qui rendent les autres sociables ; nul Égyptien ne vous renie, et vous ne reniez nul Égyptien, et vous êtes, dans le cœur de tous les Égyptiens, les dépositaires des plus hauts idéaux des Égyptiens, et tous les Égyptiens sont, dans votre cœur, les ayants droit de tout l'effort, de toute la force et de toute la sincérité que vous possédez.

Et permettez-moi, ô vous qui occupez un rang si élevé, de dépeindre ce ministère qui est le vôtre, et cette époque qui est la vôtre, et votre parlement aussi, d'un autre portrait encore ; et permettez-moi d'emprunter ce second portrait à une noble parole du noble Prophète, car le Messager de Dieu, paix sur lui, dit aux Ansars dans un hadith qui nous est parvenu : « Vous êtes nombreux au moment de l'alarme, et peu nombreux au moment du gain. » Et vous et vos compagnons êtes prompts au secours de l'Égypte chaque fois que l'Égypte a besoin de secours, et vous et vos compagnons êtes nombreux chaque fois que l'Égypte a besoin de quelqu'un pour la défendre, pour la protéger, et pour lui assurer la place qui lui convient. Et vous et vos compagnons êtes les plus sobres des hommes à l'égard du butin, et vous et vos compagnons êtes les plus purs des hommes par la main, les plus intacts des hommes par le cœur, les plus nets des hommes par la conscience, les plus vertueux des hommes par l'âme, les plus élevés des hommes par le naturel, et les plus éloignés des hommes de tout ce qui ne convient pas aux nobles parmi les hommes. (Applaudissements et acclamations).

Permettez-moi ensuite de m'adresser à ces messieurs de l'enseignement obligatoire par quelques mots que je voudrais qu'ils entendent, et que je voudrais qu'ils veuillent bien ressentir en eux-mêmes, et que je voudrais qu'ils veuillent bien diffuser entre eux, et diffuser dans leurs villages et dans leurs villes, dans leurs provinces et dans les milieux où ils vivent — car c'est une parole sur le savoir, et une parole sur le savoir en cette époque démocratique et avancée que nous vivons à présent. (Acclamations continues).

Ce qui distingue avant tout votre collègue, le ministre de l'Instruction publique, c'est qu'il porte une conviction qui s'est mêlée à son âme même, et qui court dans ses veines avec son propre sang : que tous les Égyptiens ont le droit absolu d'être instruits, d'être honorés, et de voir repousser de leur esprit la pauvreté de l'ignorance, et de leur corps la pauvreté matérielle qui vient de la misère et de la maladie. Il porte cette conviction en toute sincérité, et si vous n'étiez pas le chef du gouvernement où il sert, il n'aurait pu trouver pour cette conviction aucune issue dans la vie pratique, ni n'aurait pu alors être un ministre traitant des affaires qu'il traite.

Il croit au droit de tous les Égyptiens à ne pas être écartés de l'instruction, et il a œuvré, avec votre aide, à ce qu'il a accompli — il a œuvré pour qu'aucun Égyptien ne soit écarté de l'instruction, quelle qu'en soit la branche. Quand l'Université est devenue trop étroite, il en a fondé une autre ; quand les écoles secondaires sont devenues trop étroites, il leur a ajouté des classes, et leur a ajouté des écoles ; quand les écoles primaires sont devenues trop étroites, il leur a ajouté des classes et fondé des écoles également.

Puis il a vu que la pauvreté se dresse comme un obstacle des plus violents entre bien des Égyptiens et l'instruction, surtout en ces jours difficiles, et il s'est tourné vers vous, et a trouvé en vous le meilleur des recours, et voici que les portes de l'instruction s'ouvrent, et voici que les pauvres entrent dans les écoles et les universités sans être écartés pour cause de pauvreté, quelles que soient les circonstances budgétaires, et quelles que soient les autres circonstances. Et voici que la proportion des places gratuites augmente, et augmente, et augmente encore, jusqu'à ce que, pressé par la demande d'un surcroît de gratuité, il obtienne du Conseil des ministres une décision selon laquelle aucun élève ne serait écarté de l'examen pour incapacité de payer les frais.

Et votre collègue le ministre de l'Instruction publique veut que les élèves tirent véritablement profit du savoir qui leur est dispensé, et il se soucie de leur santé partout où il trouve le moyen de le faire, et trouve chez son collègue le ministre de la Santé ce qui lui permet ce souci ; puis il se tourne vers vous et vers le Parlement, cherchant votre aide pour nourrir le pauvre, et pour repousser des enfants des écoles obligatoires le fléau de l'ignorance et le fléau de la faim — et voici que le Parlement engage l'État à nourrir les élèves des écoles primaires, allouant à cela, l'année dernière, cent mille livres, puis allouant à cela cette année trois cent mille ; et voici que Najib al-Hilali a nourri cent cinquante mille des enfants des écoles obligatoires l'année dernière, et en nourrira un demi-million l'année prochaine. (Applaudissements continus).

Et votre collègue le ministre de l'Instruction publique partage avec vous un sentiment où vous vous distinguez de façon bien manifeste, à savoir que vous aimez l'Égypte non pas comme un homme ordinaire aime sa patrie, mais qu'en même temps vous détestez l'exclusivisme égoïste, et que vous aimez pour le monde oriental et pour le monde arabe ce que vous aimez pour l'Égypte. Car vous ne voulez pas que l'Égypte soit isolée, ni que l'Égypte soit égoïste ; vous voulez au contraire que tous les peuples de l'Orient soient les partenaires de l'Égypte à ce vaste banquet du savoir que le ministre de l'Instruction publique est en train de dresser. (Applaudissements et acclamations).

Et c'est pour cela qu'à peine Najib al-Hilali eut-il pris en charge le ministère de l'Instruction publique dans ce gouvernement qui est le vôtre, que des professeurs égyptiens par dizaines se mirent à partir de leur propre pays vers les contrées de l'Orient, pour y enseigner. Et il est devenu une politique établie chez nous, au ministère de l'Instruction publique, qu'aucune demande venue d'un Oriental ne soit refusée, quelle qu'elle soit, si elle sert le savoir, et qu'aucune demande venue d'un gouvernement oriental ne soit refusée, quelle qu'elle soit, si elle sert la diffusion de la culture — car nous sommes un peuple qui aime le savoir, et qui ne l'aime pas pour lui seul, mais l'aime pour tous les hommes ; et voici que nous ne nous contentons pas de répandre notre culture et la culture arabo-islamique dans l'Orient arabe seul, mais nous envoyons des messagers de la culture égyptienne jusqu'en Abyssinie, et pour la première fois dans l'histoire de l'Égypte moderne une école égyptienne est fondée en terre d'Abyssinie, répandant la culture égyptienne dans une langue étrangère en un pays qui ne parle pas l'arabe — pour nulle autre raison que ceci : que vous êtes l'homme le plus éloigné de l'avarice à

l'égard des choses matérielles, et des choses morales aussi, et pour nulle autre raison que ceci : que votre gouvernement ne comprend absolument pas qu'un homme puisse vivre pour lui-même seul, mais comprend plutôt que l'homme vit pour sa patrie, et que la patrie vit pour l'humanité tout entière.

Et votre collègue le ministre de l'Instruction publique, ô vous qui occupez un rang si élevé, conçoit le rang et la dignité de l'Égypte d'une manière que l'on décrirait au mieux en disant qu'elle convient à notre sentiment de la dignité égyptienne, et convient à notre fierté de cette dignité, et convient à ces idéaux les plus élevés auxquels nous aspirons — à savoir que notre chère Égypte soit comme toute autre nation indépendante du monde. Et pour cela il ne lui a pas suffi de répandre la culture égyptienne dans l'Orient arabe, ni de fonder une école secondaire au Soudan, ni d'envoyer ceux qui fondent une école en Abyssinie, mais il veut répandre la culture égyptienne dans le pays des Anglais eux-mêmes, et voici qu'il n'accepte pas que les Britanniques aient leur institut en Égypte avant que les Égyptiens n'aient leur propre institut égypto-arabe à Londres. C'est ainsi que Najib comprend, et c'est ainsi que vos collègues les ministres comprennent, la dignité égyptienne et l'indépendance égyptienne — exactement de la manière dont vous-même comprenez la dignité de l'Égypte, sa fierté et son indépendance, et de la manière dont l'Égypte indépendante ne peut vivre qu'à la condition de se comprendre ainsi. (Applaudissements et acclamations continues).

Permettez-moi alors de vous dépeindre, de dépeindre vos ministres, et de dépeindre cette époque démocratique qui est la vôtre, d'un dernier portrait. Vous avez appelé à l'indépendance comme Saad y a appelé avant vous, et vous avez lutté pour l'indépendance, et vous avez gagné l'indépendance et êtes revenu avec elle, généreuse et abondante — mais lorsque vous en êtes revenu, vous en êtes revenu simplement écrite sur le papier ; puis vous avez quitté le pouvoir, et l'indépendance est restée écrite sur le papier, et des mains se sont mises à l'arracher, en retranchant les extrémités, tantôt à droite, tantôt à gauche, parce qu'elle n'était qu'une indépendance écrite sur le papier. Mais lorsque vous êtes venu, et que vos collègues sont venus avec vous, et que votre parlement est venu avec vous, vous avez fait de l'indépendance une réalité établie, une matière que l'on touche, que l'on voit et que l'on sent — touchée par tout homme, et vue par tout homme.

Et rien ne le prouve mieux que votre attitude dans les mois de juin, de juillet et d'août derniers, et rien ne le prouve mieux que votre attitude

lorsque l'ennemi était proche des portes du Delta, et lorsque nul ne put porter la moindre atteinte aux intérêts de l'Égypte, et lorsque l'ennemi se retira de l'Égypte et que les dangers s'éloignèrent d'elle, et que l'Égypte sortit de cette crise généreuse et abondante. Le monde entier témoigne qu'elle ne fut ni moins digne, ni moins fière, ni moins capable d'endurer l'épreuve qu'aucun autre pays, qu'il fût d'Orient ou d'Occident. Tout cela, mon seigneur le Président, l'Égypte le doit à vous, à vos collègues, et à vos soutiens parmi les membres du Parlement ; elle le doit à cette époque démocratique dont vous vous réjouissez, et dont nous espérons que vous vous réjouirez longtemps encore.

Si donc ces instituteurs de l'enseignement obligatoire vous fêtent, vous, votre collègue et vos autres collègues, soyez assuré qu'ils ne vous fêtent pas parce qu'ils veulent vous flatter — car l'affaire entre vous et le peuple n'est pas affaire de flatterie, mais affaire d'amour, d'affection et de sincérité. (Applaudissements et acclamations). Et pourquoi vous flatteraient-ils, ou flatteraient-ils votre collègue le ministre de l'Instruction publique ? Vous leur avez rendu une partie de leurs droits — je ne dis pas la totalité de leurs droits — et ils ne vous ont pas honorés avant que ces droits ne leur fussent rendus, mais vous ont honorés seulement après que vous leur avez rendu ces droits, et après que le cadre des traitements eut été réformé dans une certaine mesure, et après que la caisse d'épargne eut été créée ; ils ne vous fêtent donc pas par flatterie, mais vous fêtent par amour, et vous fêtent aussi par gratitude.

Vos collègues les ministres, et le parlement du Wafd, ont rendu aux instituteurs de l'enseignement obligatoire ce que vous avez rendu de leurs droits ; permettez-moi donc de dire à votre rang élevé, et à votre collègue le ministre de l'Instruction publique, et à vos collègues les ministres, et à ceux des membres du Parlement présents : ce que vous leur avez rendu est bon, mais ce qui leur reste dû sur vos épaules est encore très considérable — pour nulle autre raison, ô vous qui occupez un rang si élevé, que ceci : que vous voulez — et que nous voulons avec vous — que les fils de l'Égypte soient toujours des hommes dignes, et les Égyptiens ne seront jamais des hommes dignes que si ceux qui les instruisent et les élèvent sont eux-mêmes honorés. Et c'est ce sentiment même qui vous a poussés à rendre ce que vous avez rendu de ce droit, et je suis convaincu qu'il vous poussera à rendre ce qui reste de ce droit. (Applaudissements).

Et la preuve en est que vous n'avez pas réservé aux seuls instituteurs de l'enseignement obligatoire votre faveur, mais avez

embrassé tous les hommes de l'enseignement ensemble ; si bien que cette époque ne s'achèvera pas, ô vous qui occupez un rang si élevé, avant que chaque enseignant d'Égypte — quelle que soit la branche où il enseigne — ne sente que votre gouvernement démocratique a reconnu qu'il a un droit, et que ce droit doit lui être rendu. Et ce droit, c'est qu'il soit un homme digne, et qu'il soit mis en mesure de porter les fardeaux de la vie comme l'homme digne doit porter les fardeaux de la vie.

Voulez-vous enfin, ô vous qui occupez un rang si élevé, que je vous dise pourquoi votre ministère, et pourquoi votre époque, ne trouvent nul repos de la part de certains cœurs ? Pour ma part, je puis vous le dire franchement, sans aucune ambiguïté, et je prétends que nul ne pourra nier ce que je vais vous dire : votre ministère n'apporte pas le repos — il n'apporte, d'abord, pas de repos à vous-même, car il est une peine sur une peine ; mais il n'apporte pas non plus de repos à certaines autres personnes, pour qui il n'est pas de leur intérêt que le peuple sente sa propre existence, ni ses propres droits, ni sa propre dignité, car leur intérêt est au contraire que le peuple soit exploité comme on exploite la terre, et comme on exploite le bétail. Et vous et votre ministère faites sentir au peuple qu'il a un droit, qu'il a une dignité, et qu'il n'y a nulle différence entre le peuple et quiconque, quel qu'il soit.

Et c'est pour cela que votre ministère a été une peine pour certains cœurs, une cause d'insomnie pour certaines gens, un obstacle pour beaucoup qui autrement seraient en paix — car vous leur préparez un grand tourment, le jour où chaque Égyptien sentira qu'il a le droit de vivre libre et digne, sans différence entre ce riche-ci ou celui-là, entre ce puissant-ci ou celui-là, mais que tous les Égyptiens, comme le dit la Constitution, sont égaux devant la loi. Voulez-vous connaître la différence entre vous et ceux qui ne vous aiment pas ? La différence est très simple : vous avez pris la Constitution au sérieux, tandis que d'autres ont pris la Constitution pour une plaisanterie.

Monseigneur, vous qui occupez un rang si élevé —

Ces messieurs de l'enseignement obligatoire ne sont pas venus en ce lieu pour m'écouter ; ils sont venus en ce lieu pour vous remercier et pour remercier votre collègue, et pour vous honorer tous les deux — et je me suis moi-même quelque peu imposé parmi les orateurs, car la parole de vérité doit être dite, et doit être dite quelles que soient les circonstances ; et je viens de dire cette parole. Permettez-moi donc de vous saluer, et de saluer vos collègues, parmi lesquels mon ami Najib al-Hilali, puis

permettez-moi de quitter ce lieu, car il me semble que ces messieurs souhaitent entendre encore un peu de vous-même et de votre collègue. (Diverses acclamations et applaudissements vifs et continus).